

6770

A. 2/5

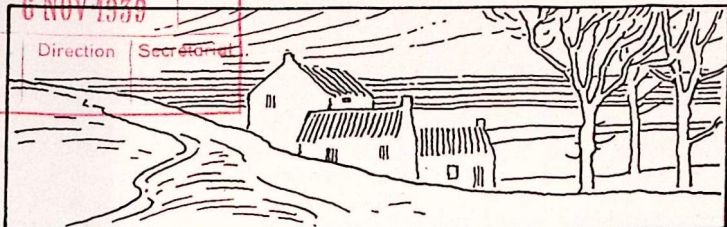
L. Vie. Wallonne (15 avril 1939)

6 NOV 1939

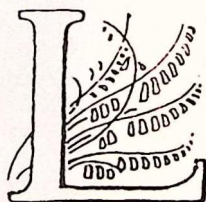
Fiches

Direction

Secrétariat



Le souvenir de Henri Simon



es lettres wallonnes sont en deuil de leur plus grand écrivain. Henri Simon est mort à Liège, le samedi 11 mars 1939. Il s'est éteint calmement à l'Hospice des Vieillards où il était entré quatre mois plus tôt, alors que déjà il supportait de plus en plus malaisément le poids d'un âge avancé. Comme il devait le souhaiter, ses funérailles furent humbles et décentes. Vivant, il n'aimait pas la foule, ni

les honneurs. Mort, il n'eut qu'un petit groupe d'amis pour suivre sa dépouille, tandis qu'on l'acheminait vers la colline de Robermont où elle repose à jamais.

Henri Simon n'est plus. Nous relirons *Li Pan dè bon Diu* et *Li mwért di l'êbe* avec le recueillement qui sied à sa grande mémoire. Mais on nous permettra d'évoquer, ici, pendant quelques instants, celui que nous avons perdu.

*
**

Retiré depuis de très nombreuses années sur les hauts plateaux d'entre-Ourthe-et-Amblève, Henri Simon prolongeait une *otiosa dignitas* au château de Lincé, dans cette thébaïde que lui avaient fraternellement ménagée les descendants de M^e Clocheux, son tuteur. On le rencontrait souvent, coiffé d'un feutre qu'il ne renouvelait guère, la canne en main, pressant un pas menu et rapide sur les chemins de ce terroir mi-ardennais, mi-condruzien.

Petit, difforme, quoique solidement bâti, Simon portait, sur un corps noueux, une tête vaste et puissamment sculptée. Le regard attirait tout de suite l'attention, un regard pénétrant et doux, traversé parfois d'une lueur de malice ou d'inquiétude qui donnait à sa bonne figure de gnome mangée par la broussaille de la barbe, des sourcils et des cheveux, une expression humaine inoubliable.

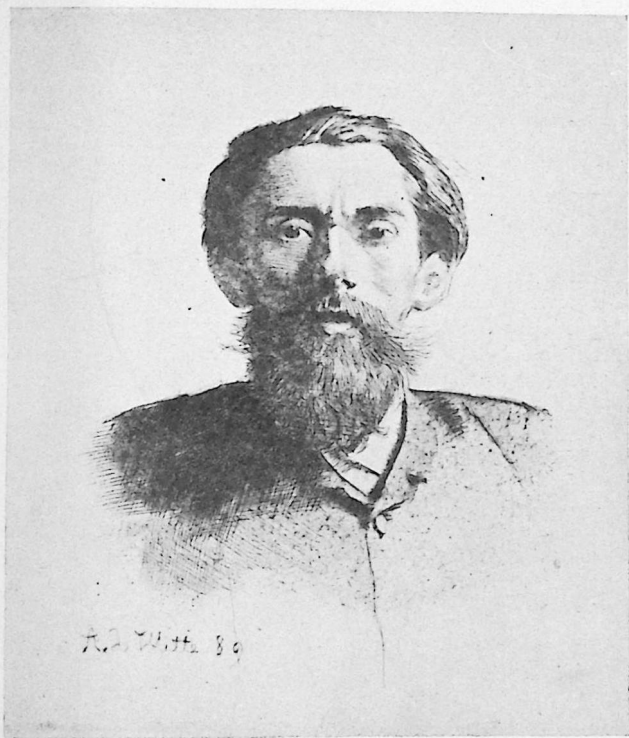


Henri Simon à la fin de sa vie
(Lincé-Sprimont, 23 juillet 1938)

Qu'un de ses amis lui rendît visite, et c'était une joie non dissimulée pour l'un comme pour l'autre. Après avoir quitté l'autobus à Hornay, il fallait s'engager dans la campagne. Des bois bleuâtres encerclaient, au loin, le pays. Ici, quelques broussailles seulement, et des prairies partageant avec des terres labourées un sol aux lentes ondulations, aux déclivités incertaines. L'air vif apportait des odeurs de ferme. Il semblait qu'on respirât déjà, dans la solitude presque austère des guérets, l'air du *Pan de bon Diu* et qu'une parenté secrète reliât les lignes sobres du poème à ce paysage dépouillé. A l'entrée

du village, on était arrivé. Avec sa simplicité affable, embarrassé cependant par le nom qu'il avait toujours oublié, Simon vous accueillait dans la chambre spacieuse qu'il habitait, auprès de son chien, parmi les livres poussiéreux, les souvenirs et les collections de timbres. « Mon Capharnaüm », plaisantait-il. Non point que le désordre y régnât, mais seulement un bric-à-brac fort sympathique. Des objets les plus disparates, des photos jaunies, des cadres et, disposées pêle-mêle sur un meuble, une série d'esquisses, faites pour la plupart à Rome, à Naples, à Capri, par le poète — qui n'était alors qu'un peintre. Une de ces

« études » qui représente, vu de dos, un maçon au travail, inspirait à Simon une certaine fierté : le peintre naturaliste qu'il était demeuré aimait à en faire valoir la perspective aérienne et l'exactitude des tons. « C'est toi qui as fait cela ? » s'était écrié son maître



Henri Simon, portrait à l'eau forte par Adrien de Witte

Adrien de Witte. Maintenant, tu connais ton métier. Tu peux aller de l'avant. »

Sur le chapitre de sa production littéraire, Simon était plus réservé. « Pour ma part, disait-il, j'ai toujours eu des prétentions fort modestes. » Il lui semblait n'avoir rien fait d'autre que « photographe » ce qu'il avait si souvent contemplé : le spectacle de la nature et les scènes de la vie des hommes. Il préférait parler de son

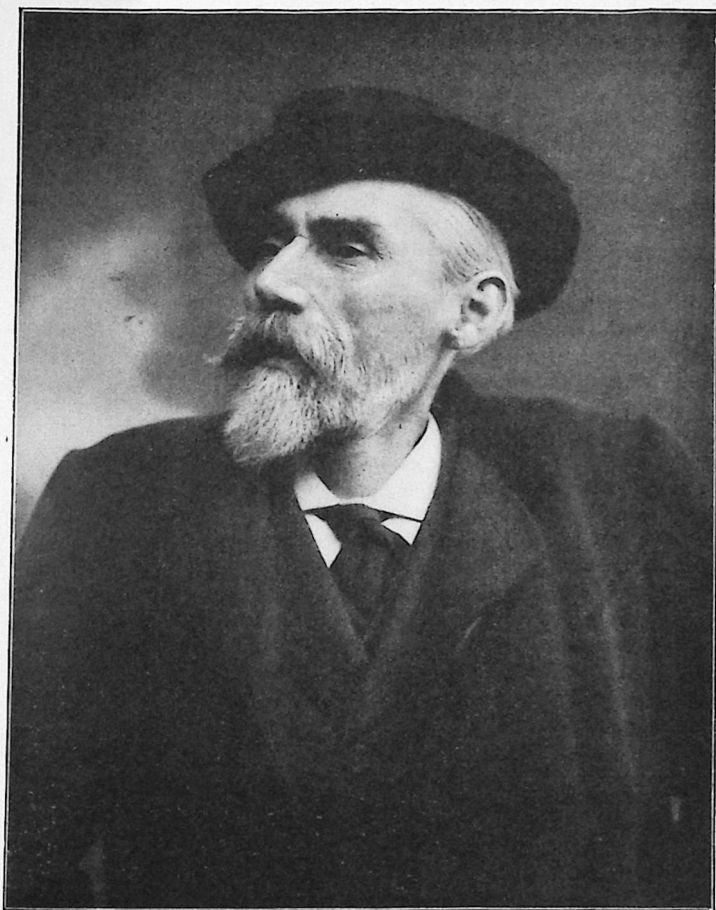
enfance, du voyage en Italie, évoquer les ombres de Marcel Remy et de Sylvain Dupuis qui furent ses compagnons de jeunesse et, par-dessus tout, Adrien de Witte...

Tous ceux qui ont connu Simon garderont le souvenir d'un esprit très cultivé et d'un homme resté proche du peuple. Ce double caractère, qui eût fait figure de contraste chez un autre, lui composait une personnalité particulièrement attachante. Elevé dans une grande famille bourgeoise, bourgeois lui-même, il ne paraissait nulle part mieux à l'aise qu'en la société des gens du peuple et des paysans. L'humaniste nourri d'Homère, de Virgile et d'Horace, l'intellectuel, l'artiste raffiné s'accordaient sans effort à l'humeur et aux instincts des êtres frustes et primitifs. Mais sa bonhomie et sa rondeur n'allaient jamais sans distinction et sans finesse; sa familiarité, sans une certaine pudeur de sentiment. L'homme n'était pas, du reste, porté aux confidences. Le poète non plus. Il possédait une sensibilité vive pourtant, dosage subtil d'ironie et de tendresse dont témoignent maintes pièces de *Abions al pène* et *Lès bièsses*. Dans ce dernier groupe, ses préférences allaient à *Li bièsse à bon Diu*, ce rondeau tout entier tissé de mots délicats, affectueux, pour bercer le sommeil du petit insecte. C'est qu'au fond, Simon était resté un grand enfant doué d'une faculté d'émerveillement sans cesse renouvelée en face des êtres et des choses. Il s'extasiait devant un rien : une fleur, le chant d'un oiseau, la voix des ruisseaux et des arbres. Il percevait dans tout cela mille accents qui échappent à nos âmes de citadins. A cette fraîcheur d'enfance se joignait une timidité qui prenait chez lui la forme d'une véritable agoraphobie. Il avait, du bruit des villes et de l'agitation des hommes, une horreur quasi physique. Manque de sociabilité? Non certes. Mais chez cet homme sensible qu'une infirmité avait meurtri au seuil de la vie subsistait une blessure secrète qui le portait à se replier sur lui-même, craintif, un peu farouche.

Rien ne serait plus faux pourtant que de considérer Simon comme un misanthrope solitaire et désabusé. La demi-retraite où il se complut n'eut jamais raison de sa gaieté innée. Naturellement caustique, il observait en silence les travers de ses semblables et plusieurs pages de son œuvre poétique — pour ne rien dire du théâtre — gardent la trace d'un esprit enjoué. Volontiers, il chahoutait ses amis et... les femmes. Mais comme il l'explique :

*Si, dès feumes, dj'a dit tant dè mât,
C'est qu' dj'enn'a mât avou-st-a m' brès!...*

J'ai pu ainsi retrouver, dans ses papiers, un certain nombre de joyeux couplets qu'il composa vers la fin du siècle dernier.



Henri Simon vers 1914

Leur mérite littéraire est d'ordinaire fort mince, et pis encore. Mais ils révèlent de notre cher Simon un aspect qu'on a trop peu connu. L'une de ces pièces *Po mi-èter'mint* pourrait être aujourd'hui de circonstance. Sur un ton badin qui devient grave

tout à coup, le poète convie ses amis d'alors à conserver fidèlement son souvenir :

*Qwand lès-annêyes âront blanki vosse tiêsse
Et qu' vos sêrez turtos di v' nous bin vis,
Si l' bwès pòurîh èt qui l' creûs tome è blêsse,
Dji sés qu' vosse côûr ni m' sârè nin roûvî.
Achous d'vant l'feû, ossi reûds qu' dès-êk'nêyes,
Vos v' rapèl'rez çou qu' dji vin dè tchanter...*

Ces vers sont de 1883... Entre ce « testament » et le deuil d'aujourd'hui, est venu s'interposer un petit volume. Un petit volume de poèmes, avec quelques comédies. Mais c'est plus qu'il n'en faut pour rendre superflues toutes les instances de Simon. La valeur de son œuvre garantit hautement la pérennité de sa mémoire.

*
* *

Autant Simon a peu produit, autant, dirait-on, il a évité les vastes entreprises, les sujets exceptionnels, le lyrisme abondant et facile. Mais ce serait une erreur de ne voir en lui qu'un descriptif penché sur « les saisons et les jours » dont il recueille fidèlement l'image. Quelle variété, au contraire, de sentiments et de nuances recèle sa poésie, pour autant qu'on veuille la regarder de près ! Est-il poème d'amour plus poignant, dans sa sobre désespérance, que *Li p'tit rôsi* ? plus délicieusement intimiste que *Lès catches è fôr* ? De madrigal plus narquois que *Ine crapaude* ? plus attendri que *Sov'nance* ? L'humour populaire trouve cent expressions différentes, chez Simon, de l'apologue *Fât bate li fiér tant qu'il èst tchaud* aux rondeaux impressionnistes *Lès djoûs dèl saminne*, sans oublier *Â mohon*, ni *Tot rim'nant d'Tâtî*. Connaissez-vous beaucoup de pièces comparables, pour le « sens de l'atmosphère », aux quelques vers intitulés *Li priyeû* ? Le thème de l'eau qui fuit a inspiré *Wice va l'êwe* ? dont il serait difficile de trouver ailleurs une réplique ou un équivalent approximatif. La douceur des choses qu'on aime jadis et que le temps détruit pénètre délicatement le triptyque *A 'ne vèye mohone — Rigrêts — Sov'nance*, et le sentiment de mutilation douloureuse qui s'empare de nous à la perte d'un être cher, la conscience de l'irréparable aussi, s'expriment dans *Li mwért di l'âbe*, avec une densité saisissante et une superbe maîtrise. Satirique dans les premiers *Abions al pène*, grave lorsqu'il évoque, en raccourci, les étapes de la destinée humaine (*Nosse vèye*) ou étrangement ému par son passé qui lui remonte à la gorge

(*El coulêye*), Simon atteint à une sorte de grandeur biblique dans la scène finale du *Pan dè bon Diu*. Et ce n'est pas une poésie monocorde celle qui sait aussi allier le réalisme complexe de *Li molin à matin* ou de *C'est l'awous* à l'épicurisme charmant de l'ode *A Bèbèt* ou *A on djonmê*.

Poésie complète en un certain sens (et nous n'avons soufflé mot du théâtre...) mais qu'il faut découvrir dans le sous-sol de l'œuvre, car elle est tout intérieure, peu expansive, ennemie des longueurs et des balancements romantiques. L'émotion qui, chez d'autres, constitue une grande part de la poésie, chez Simon, n'atteint nullement la nature profonde de l'œuvre. Elle s'en dégage parfois, ce qui est tout différent. Être poète, pour Henri Simon, c'est être artiste et rien que cela.

Plénitude harmonieuse, perfection de la forme, beauté humaine et sobre : en raison de son exceptionnelle qualité, l'œuvre de Simon poursuit, dans un public de plus en plus large, une lente et sûre ascension. Détachée depuis plusieurs années de son auteur, elle forme un monde à part et vit indépendante. Et, pour elle, la mort du poète n'est plus, désormais, qu'un accident.

Liège, 7 avril 1939

Maurice PIRON,
Aspirant F. N. R. S.

